

© PUF

Jacques Rancière

France

Entretien avec Jacques Rancière

L'auteur

Philosophe, professeur émérite de l'université Paris VIII, **Jacques Rancière** travaille sur des champs d'étude très larges, de la politique à l'esthétique en passant par l'éducation. Elève de Louis Althusser, membre du collectif d'auteurs de *Lire le Capital*, le philosophe s'écarte du courant marxiste auquel était attaché son maître, mais poursuit une réflexion importante sur le monde ouvrier aux XIX^e et XX^e siècles. Ses ouvrages majeurs, *La Nuit des prolétaires*, *Aux bords de la politique* ou *Les Noms de l'Histoire* traduisent une volonté de redéfinir les présupposés idéologiques et sociaux. Avec *Le Maître ignorant*, paru en 1987, c'est son propre statut de savant et d'enseignant qu'il interroge. On lui doit également une oeuvre importante consacrée au rapport entre art et politique avec des essais comme *Politique de la littérature* ou *Le Partage du sensible*. Grand penseur de la démocratie, Jacques Rancière est un philosophe majeur de sa génération.

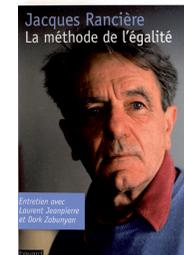
Bibliographie sélective

- La nuit des prolétaires - Archives du rêve ouvrier* (Hachette Pluriel, 2012, 2005 et 1997 ; Fayard, 1981) (451 p.)
La méthode de l'égalité. Entretien avec Laurent Jeanpierre et Dork Zabunyan (Bayard, 2012) (400 p.)
Figures de l'histoire (PUF, 2012) (91 p.)
La Leçon d'Althusser (La Fabrique édition, 2012 ; Gallimard, Idées no 294, 1975) (254 p.)
Béla Tarr, le temps d'après (Capricci éditions, 2011) (88 p.)
Aisthesis, Scènes du régime esthétique de l'art (Galilée, 2011) (315 p.)
La Parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature (Hachette Pluriel, 2011 ; Hachette, 1998) (192 p.)
Les Écarts du cinéma (La Fabrique, 2011) (158 p.)
Le Philosophe et ses pauvres (Flammarion poche, 2010 et 2007 ; Fayard, 2002 et 1983)
Moments politiques — Interventions 1977-2009 (La fabrique (édition française) et Lux (édition canadienne), 2009) (232 p.)
Et tant pis pour les gens fatigués. Entretiens (Amsterdam Éditions, 2009) (699 p.)
Le Spectateur émancipé (La Fabrique, 2008) (145 p.)
La Parole ouvrière, avec Alain Faure (La Fabrique, 2007 ; 10/18, 1976)
Politique de la littérature (Galilée, 2007) (231 p.)
Mallarmé, la politique de la sirène (Hachette Littératures, 2006 ; Hachette, 1996) (139 p.)
Chronique des temps consensuels (Seuil, 2005) (208 p.)

- La Haine de la démocratie* (La Fabrique, 2005) (106 p.)
L'Espace des mots : De Mallarmé à Broodthaers (Musée des Beaux Arts de Nantes, 2005) (40 p.)
Malaise dans l'esthétique (Galilée, 2004) (172 p.)
Le Maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle (10/18, 2004 ; Fayard 1987 et 2001) (234 p.)
Aux bords du politique (Gallimard, 2004 ; Folio, 2003 ; La Fabrique, 1998 ; Osiris, 1990) (262 p.)
Les Scènes du Peuple - Les Révoltes logiques, 1975-1985 (Hortieu, 2003) (377 p.)
Le Destin des images (La Fabrique, 2003) (157 p.)
La Fable cinématographique (Le Seuil, 2001) (244 p.)
L'Inconscient esthétique (Galilée, 2001) (79 p.)
Le partage du sensible (La Fabrique, 2000) (80 p.)
Les Noms de l'histoire. Essai de poétique du savoir (Le Seuil, 1992) (213 p.)
La Chair des mots. Politique de l'écriture (Galilée, 1998)
La Méésentente (Galilée, 1995)
Courts voyages au Pays du peuple (Le Seuil, 1990)

Zoom

La méthode de l'égalité. Entretien avec Laurent Jeanpierre et Dork Zabunyan (Bayard, 2012) (400 p.)



«Je suis quelqu'un qui n'aime pas parler et qui aime les mots, qui pense que la puissance de l'événement est malgré tout liée à la puissance des mots capables de le qualifier». Littéraire et cinéphile, Jacques Rancière élabore depuis les années 1960/1970 une philosophie de l'émancipation, celle de la participation de tous à l'exercice de la pensée, et donc au gouvernement de la cité. Contre ces intellectuels qui prétendent détenir la vérité, il se bat pour l'abandon de la traditionnelle distinction entre savants et ignorants.

Dans ce livre d'entretien, Dork Zabunyan et Laurent Jeanpierre croisent avec lui le parcours biographique, l'oeuvre philosophique et le regard du philosophe sur le monde. Nous relisons avec eux les années de formation et le parcours intellectuel, l'ENS, les maîtres, le séminaire d'Althusser, la thèse sur *la nuit des prolétaires*, Foucault, le cinéma, mais aussi des moments et des questions de notre histoire commune comme la guerre d'Algérie, le Parti communiste, 68, ou encore les révoltes arabes, l'écologie politique, le vote des étrangers... Une vie qui se veut tout sauf exemplaire, dédiée à l'exercice de la philosophie c'est-à-dire à l'émergence de nouveaux mondes possibles.

La nuit des prolétaires - Archives du rêve ouvrier (Fayard, 1981; Hachette Pluriel, 1997, 2005 et 2012) (451 p.)



Tout commence à la tombée de la nuit quand, dans les années 1830, un certain nombre de prolétaires décident de briser le cercle qui place le sommeil réparateur entre les jours du salaire : cercle d'une existence indéfiniment vouée à entretenir les forces de la servitude avec celles de la domination, à reproduire le partage qui destine les uns aux privilèges de la pensée, les autres aux servitudes du travail.

Le rêve éveillé de l'émancipation ouvrière est d'abord la rupture de cet ordre du temps qui structure l'ordre social, l'affirmation d'un droit dénié à la qualité d'être pensant. Suivant l'histoire d'une génération, ce livre met en scène la singulière révolution intellectuelle cachée dans le simple nom de «mouvement ouvrier». Il retrace ses chemins individuels et collectifs, ses rencontres avec les rêves de la communauté et les utopies du travail nouveau, sa persistance dans la défection même de l'utopie.

Figures de l'histoire (PUF, 2012) (91 p.)



JACQUES
RANCIÈRE
FIGURES
DE
L'HISTOIRE



Dans *Figures de l'histoire*, Jacques Rancière poursuit sa subtile réflexion sur le pouvoir de représentation des images de l'art. Comment fait l'art pour rendre compte des événements qui ont traversé une époque ? Quelle place attribue-t-il aux acteurs qui les ont faits – ou à ceux qui

en ont été victimes ? D'Alexandre Medvedkine à Chris Marker, de Humphrey Jennings à Claude Lanzmann, mais aussi de Goya à Manet, de Kandinsky à Barnett Newman, ou de Kurt Schwitters à Larry Rivers, ces questions ne sont pas seulement celles que posent les spectateurs aux oeuvres qu'ils rencontrent. Elles sont celles de l'histoire de l'art elle-même. S'interroger sur la manière avec laquelle les artistes découpent le monde sensible pour en isoler ou en redistribuer les éléments, c'est s'interroger sur la politique au coeur de toute démarche artistique. Telle est la démarche de Jacques Rancière, pour qui il n'est pas d'image qui, en montrant ou en cachant, ne dise quelque chose de ce qu'il est admis, dans tel lieu ou à tel moment, de montrer ou de cacher.

Mais aussi pour qui il n'est pas d'image qui ne puisse, en montrant ou en cachant autrement, rouvrir la discussion à propos des scènes que l'histoire officielle prétendait avoir figées une fois pour toutes. Représenter l'histoire peut conduire à l'emprisonner – mais aussi à en libérer le sens.

La Leçon d'Althusser (Gallimard, Idées no 294, 1975 ; La Fabrique édition, 2012) (254 p.)



En 1974 Jacques Rancière examinait la leçon de marxisme donné par le philosophe Louis Althusser à un collègue anglais et en faisait l'occasion d'un bilan sur l'althussérisme lui-même. Althusser avait imposé dans les années 1960 l'idée d'un retour à la vraie pensée de Marx, en phase avec les formes nouvelles

de la pensée structuraliste (ethnologie de Lévi-Strauss, psychanalyse lacanienne, archéologie du savoir de Foucault) mais aussi avec les nouveaux espoirs révolutionnaires qui secouaient la planète à l'heure des luttes de décolonisation et de la révolution culturelle chinoise.

Or les événements de 1968 avaient montré le total décalage de ce marxisme renouvelé par rapport aux aspirations portées par les mouvements de la jeunesse et aux formes prises par la mobilisation populaire. La pensée du renouveau théorique et politique s'était transformée en pensée de l'ordre. Mais aussi, dans le contexte de l'après-68, cette pensée de l'ordre ne pouvait trouver son efficacité qu'en s'exprimant dans le langage de la subversion. *La Leçon d'Althusser* s'attachait à dégager les conditions de ce renversement en examinant le coeur politique de la philosophie althussérienne, l'opposition de la science et de l'idéologie, à la lumière de l'histoire récente mais aussi à celle de la tradition ouvrière et révolutionnaire. Ce texte devenu introuvable est aujourd'hui réédité avec une préface de l'auteur qui en souligne l'actualité : le destin de cette pensée de la subversion devenue une justification de l'ordre existant n'est que le premier épisode d'un mouvement politique et intellectuel bien plus vaste.

Des années 1970 jusqu'à notre présent nous avons été témoins d'une vaste contre-révolution politique et intellectuelle dirigée contre tous les acquis des mouvements populaires d'un siècle et contre toute idée d'émancipation. Or cette contre-révolution a continuellement recyclé à son profit tous les thèmes de la pensée marxiste et critique d'hier. (...)

Béla Tarr, le temps d'après (Capricci éditions, 2011) (88 p.)



Béla Tarr, né en 1955 en Hongrie, a commencé à filmer à la fin des années 1970. Il est l'un des plus grands réalisateurs des trois dernières décennies. Son dernier film, *Le cheval de Turin*, qui sortira à la fin de l'année, a reçu le Grand prix du jury à la Berlinale. Des

rumeurs prétendent qu'il mettrait bientôt fin à sa carrière. Le Centre Pompidou lui consacre une rétrospective intégrale et accompagne ce livre avec les éditions Capricci, dans lequel Jacques Rancière décrit un jeune cinéaste hongrois qui fait partie de ceux qui voulaient bousculer le futur de son pays en prenant la cause de ceux qui voulaient voir les mots traduits en réalité. Le cinéma de Béla Tarr décrit ce monde.

Il montre que le cinéma peut prendre le temps d'affirmer tous ses pouvoirs de montrer et de suggérer. La caméra n'est plus pressée. Rien à voir avec un esthétisme formaliste. Ce n'est pas non plus un constat désabusé. La colère l'habite, intacte.

La Parole muette. Essai sur les contradictions de la littérature (Hachette, 1998 ; Hachette Pluriel, 2011) (192 p.)



Dans cet essai, l'auteur interroge le projet qui anime des auteurs comme Flaubert, Mallarmé ou Proust et qui fonde l'acception contemporaine de la littérature. Il analyse la contradiction qui traverse la littérature, rencontrant ainsi le défi d'une parole démocratique qui s'émancipe des règles codifiant son usage.

Les Écarts du cinéma (La Fabrique, 2011) (158 p.)



Le cinéma n'existe peut-être que sous la forme d'un système d'écarts entre des choses qui portent le même nom sans être membres d'un même corps. C'est le lieu matériel où l'on s'émeut au spectacle des ombres. C'est aussi le nom d'un art constitué comme tel par la passion cinéphilique qui a brouillé les frontières de l'art et du divertissement. Ce fut, un temps, l'utopie d'une écriture du mouvement, unissant le travail, l'art et la vie collective. C'est parfois encore le rêve toujours déçu d'une langue des images. Jacques Rancière étudie quelques formes exemplaires de ces écarts: le cinéma prend à la littérature ses fictions en effaçant ses images et sa philosophie. Il rejette le théâtre au prix d'en accomplir le rêve. Il règle le passage de l'émotion des histoires au pur plaisir de la performance ou alourdit les corps pour nous montrer la pensée à l'œuvre. Il expose en même temps la capacité politique de tous et son propre pouvoir d'en transformer les manifestations en feux d'artifice ou en formes qui se dissipent comme des cercles à la surface de l'eau.

Le Philosophe et ses pauvres (Fayard, 1983 et 2002 ; Flammarion poche, 2007 et 2010)



La première question philosophique est une question politique : qui peut philosopher? Pour Platon, les citoyens doivent accepter un «beau mensonge»: la divinité a donné aux uns l'âme d'or des philosophes, aux autres l'âme de fer des artisans. Si les cordonniers ne s'occupent que de leurs chaussures, la cité sera en ordre et la philosophie protégée de la curiosité des «bâtards». Au XIXe siècle, les cordonniers s'agitent et des philosophes viennent proclamer le grand changement: le producteur désormais sera roi et l'idéologue esclave. Pourtant, à suivre le parcours de Marx, la science du nouveau monde prend une allure déconcertante: le «vrai» prolétaire est toujours à venir, le Livre interminable, et le savant récuse tous ceux qui tentent d'appliquer sa science. Sartre affronte ce paradoxe : l'ouvrier devient le gardien absent du monde du philosophe, et ce dernier doit loger ses raisons dans les raisons du Parti. Chez Bourdieu, la critique supposée radicale des distinctions culturelles et des illusions philosophiques condamne les dominés à avoir les goûts et les pensées imposés par la domination. Le philosophe n'est plus roi. Mais le professionnel de la pensée s'assure à bon compte d'un regard « lucide » sur l'aveuglement de son voisin, pour la bonne cause d'un peuple toujours prié de rester à sa place.

Moments politiques — Interventions 1977-2009 (La fabrique (édition française) et Lux (édition canadienne), 2009) (232 p.)



Ce livre rassemble des interventions répondant à la contrainte d'un présent: un-conflit qui commandait de prendre parti et d'en donner les raisons - lois françaises sur l'immigration ou invasion américaine en Irak; des événements d'importance variable - un débat sur le foulard à l'école, une canicule meurtrière ou une enquête sociologique anodine - qui permettent de saisir le fonctionnement actuel du pouvoir et les schémas d'interprétation qui nous gouvernent. Chacune de ces circonstances est l'occasion d'un double exercice : identifier la singularité d'un moment politique et dessiner la carte du présent qu'il définit. La politique en effet existe par moments. Un moment, ce n'est pas simplement un éclat fugitif, c'est un autre poids jeté dans la balance où se pèsent les situations et se comptent les sujets aptes à les saisir, c'est l'impulsion qui déclenche ou dévie un mouvement, une possibilité de monde qui se rend perceptible et met en cause l'évidence d'un monde donné. La pensée politique est inséparable de la scansion de ces moments. Depuis trente ans la contre-révolution intellectuelle a cherché à transformer toutes les luttes sociales et les mouvements d'émancipation du passé en prodromes du totalitarisme, toutes les affirmations collectives opposées au règne des oligarchies économiques et étatiques en symptômes d'égoïsme et d'arriération. Les interventions ici réunies veulent à l'inverse rendre sensibles les ruptures que les inventions égalitaires opèrent dans le tissu de la domination. Elles n'apportent pas le point de vue du savant ou du moraliste, mais seulement une contribution individuelle au travail par lequel individus et collectifs sans légitimité s'appliquent à redessiner la carte du possible.

Et tant pis pour les gens fatigués. Entretiens (Amsterdam Éditions, 2009) (699 p.)



Éditions Amsterdam

Loin d'être accessoire, la réalisation d'entretiens fait partie intégrante du travail de Jacques Rancière. D'entretien en entretien, Rancière s'est toujours attaché à commenter et à expliciter son parcours et ses interventions en exposant les inflexions et les

continuités ; à opérer un travail de définition, de redéfinition et de démarcation par rapport à d'autres interventions théoriques ; à montrer le caractère indissociable de ses textes sur la politique, l'esthétique, l'art, le cinéma et la littérature ; à apporter des réponses aux objections et interrogations soulevées par ses écrits. Sorte de cartographie en mouvement de la pensée de Jacques Rancière, ce recueil, qui contient notamment des entretiens difficilement accessibles ou inédits en français, constitue un outil indispensable pour tous ceux qui s'efforcent de définir les termes d'une politique démocratique radicale aujourd'hui.

La Parole ouvrière, avec Alain Faure (10/18, 1976 - La Fabrique, 2007)



La Fabrique

Entre la révolution de 1830 et le coup d'État du 2 décembre 1851 s'étend une période où les prolétaires français ont beaucoup écrit. A travers l'expérience de deux révolutions trahies, dans la résistance à la transformation capitaliste du travail, c'est l'idée même de l'émancipation

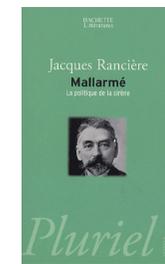
ouvrière que l'on voit apparaître, en attendant celle de la révolution prolétarienne. Ce livre est la réédition d'un choix de textes présenté dans les années 1970 par Alain Faure et Jacques Rancière. Brochures républicaines et manifestes corporatifs, textes de combat et règlements d'associations, proclamations socialistes et appels à l'union des classes composent un ensemble dont l'archaïsme ne diminue en rien l'impact. Dans sa postface de 2007, Jacques Rancière montre l'évolution du regard sur ces textes, qui restent d'actualité car « aujourd'hui autant qu'hier, l'égalité des intelligences reste la plus intempestive des pensées que l'on puisse nourrir sur l'ordre social ».

Politique de la littérature (Galilée, 2007) (231 p.)



La politique de la littérature n'est pas celle des écrivains et de leurs engagements. Elle ne concerne pas non plus la manière dont ils représentent les structures sociales ou les luttes politiques. L'expression «politique de la littérature» suppose un lien spécifique entre la politique comme forme de la pratique collective et la littérature comme régime historiquement déterminé de l'art d'écrire. Ce livre s'attache à montrer comment la révolution littéraire bouleverse de fait l'ordre sensible qui soutenait les hiérarchies traditionnelles, mais aussi pourquoi l'égalité littéraire déjoue toute volonté de mettre la littérature au service de la politique ou à sa place. Il met ses hypothèses à l'épreuve sur quelques écrivains: Flaubert, Tolstoï, Mallarmé, Brecht, Borges, et quelques autres. Il en montre aussi les conséquences pour l'interprétation psychanalytique, la narration historique, ou la conceptualisation philosophique.

Mallarmé, la politique de la sirène (Hachette, 1996 ; Hachette Littératures, 2006) (139 p.)



Dans ce bref essai, Jacques Rancière affirme: « Mallarmé n'est pas un auteur hermétique, c'est un auteur difficile. » Ce qui est difficile, ce n'est pas de comprendre ce que Mallarmé dit dans ses poèmes, c'est la tâche qu'il se propose comme poète. En accord avec la réflexion menée dans *La Parole muette*, Rancière lit chez Mallarmé autre chose que l'effort vers un au-delà du langage qui en restituerait la pure essence. Mallarmé est le contemporain d'une république cherchant les formes d'un culte civique remplaçant les pompes de la religion et des rois. Son écriture obéit à une poétique exigeante, car la complexité de ce moment historique demande une politique du poème aussi agile que les jeux d'une petite sirène.

Chronique des temps consensuels (Seuil, 2005) (208 p.)

La Haine de la démocratie (La Fabrique, 2005) (106 p.)

L'Espace des mots : De Mallarmé à Broodthaers (Musée des Beaux Arts de Nantes, 2005) (40 p.)

Malaise dans l'esthétique (Galilée, 2004) (172 p.)



Le consensus ne signifie pas la pacification des esprits et des corps. Nouveau racisme et épurations ethniques, guerres humanitaires et guerre à la terreur sont au cœur des temps consensuels; les fictions cinématographiques de la guerre totale et du mal radical ou les polémiques



Hier encore, le discours officiel opposait les vertus de la démocratie à l'horreur totalitaire, tandis que les révolutionnaires récusaient ses apparences au nom d'une démocratie réelle à venir. Ces temps sont révolus. Alors même que certains gouvernements



« En opposant Mallarmé à lui-même, Broodthaers oppose aussi deux formes de cette auto-suppression de l'art qui, depuis le romantisme, n'a cessé d'être le destin paradoxal de l'art. »



On accusait hier l'esthétique de dissimuler les jeux culturels de la distinction sociale. On voudrait aujourd'hui délivrer les pratiques artistiques de son discours parasite. Mais l'esthétique n'est pas un discours. C'est un régime historique d'identification de l'art. Ce régime est paradoxal,

intellectuelles sur l'interprétation du génocide nazi figurent aussi en bonne place dans ce livre. Le consensus n'est pas la paix. Il est une carte des opérations de guerre, une topographie du visible, du pensable et du possible où loger guerre et paix. Il est aussi un usage du temps qui lui confie mille tours: diagnostic incessant du présent et politiques de l'amnésie, adieux au passé, commémorations, devoir de mémoire, explications des raisons pour lesquelles le passé refuse de passer, répudiation des avènements qui prétendaient chanter, exaltation du siècle nouveau et des utopies nouvelles. Ces tours et détours vont vers un même but: montrer qu'il n'y a qu'une seule réalité à laquelle nous sommes tenus de consentir. Ce qui s'oppose à cette entreprise a un nom simple. Cela s'appelle la politique. Ces chroniques voudraient contribuer à rouvrir l'espace qui la rend pensable.

s'emploient à exporter la démocratie par la force des armes, notre intelligentsia n'en finit pas de déceler, dans tous les aspects de la vie publique et privée, les symptômes funestes de l'«individualisme démocratique» et les ravages de l'«égalitarisme» détruisant les valeurs collectives, forgeant un nouveau totalitarisme et conduisant l'humanité au suicide. Pour comprendre cette mutation idéologique, il ne suffit pas de l'inscrire dans le présent du gouvernement mondial de la richesse. Il faut remonter au scandale premier que représente le «gouvernement du peuple» et saisir les liens complexes entre démocratie, politique, république et représentation. A ce prix, il est possible de retrouver, derrière les tièdes amours d'hier et les déchaînements haineux d'aujourd'hui, la puissance subversive toujours neuve et toujours menacée de l'idée démocratique.

J. R.

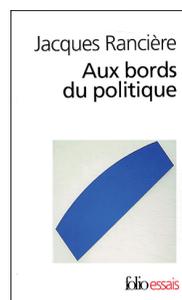
car il ne fonde l'autonomie de l'art qu'au prix de supprimer les frontières séparant ses pratiques et ses objets de ceux de la vie ordinaire et de faire du libre jeu esthétique la promesse d'une révolution nouvelle. L'esthétique n'est pas politique par accident mais par essence. Mais elle l'est dans la tension irrésolue entre deux politiques opposées: transformer les formes de l'art en formes de la vie collective, préserver de toute compromission militante ou marchande l'autonomie qui en fait une promesse d'émancipation. Cette tension constitutive explique les paradoxes et les transformations de l'art critique. Elle permet aussi de comprendre comment les appels à libérer l'art de l'esthétique conduisent aujourd'hui à le noyer, avec la politique, dans l'indistinction éthique.

Le Maître ignorant. Cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle (Fayard 1987 et 2001 ; 10/18, 2004) (234 p.)



En 1818, Joseph Jacotot, révolutionnaire exilé et lecteur de littérature française à l'université de Louvain, commença à semer la panique dans l'Europe savante. Non content d'avoir appris le français à des étudiants flamands sans leur donner aucune leçon, il se mit à enseigner ce qu'il ignorait et à proclamer le mot d'ordre de l'émancipation intellectuelle : tous les hommes ont une égale intelligence. Il ne s'agit pas de pédagogie amusante, mais de philosophie et de politique. Jacques Rancière offre, à travers la biographie de ce personnage étonnant, une réflexion philosophique originale sur l'éducation. La grande leçon de Jacotot est que l'instruction est comme la liberté elle ne se donne pas, elle se prend.

Aux bords du politique (Osiris, 1990 ; La Fabrique, 1998 ; Folio, 2003 ; Gallimard, 2004) (262 p.)



Parler du politique et non de la politique, c'est indiquer qu'on parle des principes de la loi, du pouvoir et de la communauté et non de la cuisine gouvernementale. Le politique est la rencontre de deux processus hétérogènes. Le premier est celui du gouvernement. Il consiste à organiser le rassemblement des hommes en communauté et leur consentement et repose sur la distribution hiérarchique des places et des fonctions. Je donnerai à ce processus le nom de police. Le second est celui de l'égalité. Il consiste dans le jeu des pratiques guidées par la présupposition de l'égalité de n'importe qui avec n'importe qui et par le souci de la vérifier. Le nom le plus propre à désigner ce jeu est celui d'émancipation.

Les Scènes du Peuple - Les Révoltes logiques, 1975-1985 (Horlieu, 2003) (377 p.)



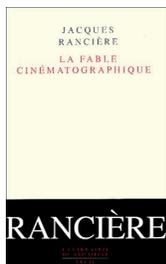
Peuple, ouvriers, prolétaires, autant de mots qu'on souhaiterait ne plus lire et qui se bousculent dans ces textes des Révoltes logiques, écrits entre 1975 et 1985. À l'opposé pourtant de toute célébration, ils entendaient brouiller les identifications qui supportaient les certitudes militantes, marxistes ou anti-marxistes. Tenir sur ces mots trop larges, c'était, d'abord tenir sur leur différence à soi, sur l'espace d'invention dissensuelle qu'offre cette différence. Faire résonner dans les débats du présent des histoires et figures d'un siècle passé, c'était récuser les fausses évidences de l'histoire linéaire. De telles exigences sont moins que jamais inactuelles. La restauration intellectuelle des années 80 a prétendu rendre sa dignité à la politique. En réalité elle a fait le contraire. Elle a accompagné l'effort des gouvernements de droite et de gauche pour faire évanouir les formes dissensuelles du conflit politique et discréditer sous le nom de « populisme » toute résistance à une nécessité économique posée comme inéluctable. La republication de ces textes voudrait contribuer à rouvrir l'espace qui rend à la contingence des révoltes et de leurs logiques les nécessités dont se nourrissent les dominations d'aujourd'hui comme celles d'hier.

J. R.

Le Destin des images (La Fabrique, 2003) (157 p.)

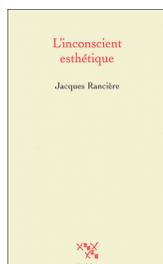


« Le moderne dédaigne d'imaginer » disait Mallarmé. Poètes, peintres, dramaturges ou ingénieurs voulaient alors mettre l'union de la forme et de l'acte à la place de la vieille dualité de la réalité et de l'image. La vie en eût été révolutionnée. Nos contemporains ne croient plus en la révolution et chantent à nouveau, fût-ce au passé, le culte de l'image : éclair sublime sur la toile, punctum de la photographie ou planicône. L'image devient la présence sensible de l'Autre : verbe devenu chair ou marque du dieu irréprésentable. A l'une et l'autre vision Jacques Rancière oppose la nature composée, hétérogène, de ce que nous appelons des images. Celles-ci ne sont ni des copies ni des présences brutes, mais des opérations singulières, redistribuant les rapports du visible, du dicible et du pensable. A l'exemple de la phrase-image de Godard, étudiée ici, qui superpose un plan de film noir, une image de l'extermination des Juifs et un discours de philosophe, ce livre analyse les liens méconnus qui unissent symbolisme poétique et design industriel, fictions du XIXe siècle et témoignages sur les camps ou installations de l'art contemporain. Un même projet anime ces parcours croisés : libérer les images des ombres théologiques pour les rendre à l'invention poétique et à ses enjeux politiques.



Une fillette et son tueur devant une vitrine, une silhouette noire descendant un escalier, la jupe arrachée d'une kolkhoziennne, une femme qui court au-devant des balles : ces images signées Lang ou Murnau, Eisenstein ou Rossellini, iconisent le cinéma et

cachent ses paradoxes. Un art est toujours aussi une idée et un rêve de l'art. L'identité de la volonté artiste et du regard impassible des choses, la philosophie déjà l'avait conçue, le roman et le théâtre l'avaient tentée à leur manière. Le cinéma ne remplit pourtant leur attente qu'au prix de la contredire. Dans les années 1920, on vit en lui le langage nouveau des idées devenues sensibles qui révoquait le vieil art des histoires et des personnages. Mais il allait aussi restaurer les intrigues, les types et les genres que la littérature et la peinture avaient fait voler en éclats. Jacques Rancière analyse les formes de ce conflit entre deux poétiques qui fait l'âme du cinéma. Entre le rêve de Jean Epstein et l'encyclopédie désenchantée de Jean-Luc Godard, entre l'adieu au théâtre et la rencontre de la télévision, en suivant James Stewart dans l'Ouest ou Gilles Deleuze au pays des concepts, il montre comment la fable cinématographique est toujours une fable contrariée. Par là aussi, elle brouille les frontières du document et de la fiction. Rêve du XIXe siècle, elle nous raconte l'histoire du XXe siècle.



Ce livre ne s'occupe pas de savoir comment les concepts freudiens s'appliquent à l'interprétation des œuvres littéraires et artistiques. Il se demande pourquoi cette interprétation occupe une place stratégique dans la démonstration de la pertinence des concepts analytiques.

Pour que Freud fasse de l'intrigue œdipienne un principe d'intelligibilité, il faut d'abord qu'un certain Œdipe, appartenant à la réinvention romantique de l'antiquité grecque, ait produit une certaine idée de la puissance de pensée de ce qui ne pense pas et de la force de parole de ce qui se tait. Il ne s'ensuit pas que l'inconscient freudien serait déjà préfiguré par l'inconscient esthétique. Les analyses « esthétiques » de Freud montrent bien plutôt une tension entre la logique des deux inconscients. Ce texte tente d'indiquer les modalités et les enjeux de cette confrontation.



Au-delà des débats sur la crise de l'art ou la mort de l'image qui rejouent l'interminable scène de la « fin des utopies », le présent texte voudrait établir quelques conditions d'intelligibilité, du lien qui noue esthétique et politique. Il propose pour cela d'en revenir à

l'inscription première des pratiques artistiques dans le découpage des temps et des espaces, du visible et de l'invisible, de la parole et du bruit, qui définit à la fois le lieu et l'enjeu de la politique. On peut alors distinguer des régimes historiques des arts comme formes spécifiques de ce rapport et renvoyer les spéculations sur le destin fatal mi glorieux de la « modernité » à l'analyse d'une de ces formes. On peut aussi comprendre comment un même régime de pensée fonde la proclamation de l'autonomie de l'art et son identification à une forme de l'expérience collective. (J-R).